

# Histoire, mémoire et musées de l'immigration aux États-Unis et en France

Peut-on faire de l'histoire comparée de l'immigration en France et aux États-Unis ? Contrairement à une idée reçue, des similarités existent dans la chronologie et l'histoire de l'immigration de ces deux pays, car l'immigration massive y a commencé au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans *De la démocratie en Amérique*, de Tocqueville, il n'est pas question des immigrés. En effet, dans les années 1830, ce n'était ni un sujet ni une catégorie, puisque les colons venus d'Angleterre, de France ou des Pays-Bas n'étaient pas considérés comme des immigrés. Ce n'est qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avec les grandes vagues d'émigration européenne, que l'histoire de l'immigration aux États-Unis prend son essor. En France également, c'est dans la dernière partie du XIX<sup>e</sup> siècle que l'immigration se développe. Dans les deux pays ce mouvement est lié à l'industrialisation, à l'urbanisation et à l'exode rural.

Ces deux histoires diffèrent cependant quand il s'agit de mémoire de l'immigration. La France, pendant longtemps, a oublié son histoire de l'immigration. En revanche, vue de la France, on pense que les États-Unis se sont toujours pensés comme un pays d'immigration. Ce qui n'est pas exact, car il y a eu également aux États-Unis des périodes d'oubli et de forte xénophobie : fermeture des frontières (la politique des quotas nationaux a duré de 1921 à 1965), périodes d'américanisation et d'assimilation, qui minimisaient l'apport de l'immigration.

Ces trente dernières années, en France comme aux États-Unis, s'est affirmé le désir de retrouver cette histoire de l'immigration qui avait été occultée. Ce recouvrement d'intérêt permet de comparer les usages qui sont faits de la mémoire.

Si en France, la réflexion sur histoire et mémoire est devenue une question politique, la présentation de certains événements, dans les musées notamment, a aussi fait débat aux États-Unis. Y a-t-il une différence absolue entre histoire et mémoire ? Tout en reconnaissant l'existence d'autres approches des mémoires collectives, les historiens s'efforcent, dans le cadre des sciences sociales, d'avoir une pratique aussi scientifique et objective que possible. C'est l'objectif de *scientifisation* du passé qui est important.

Toutefois, dans le processus de *mémorialisation*, qui s'est traduit ces dernières décennies par l'intérêt porté aux origines et à l'histoire de l'immigration, histoire et mémoire se sont épaulées. Aux États-Unis, ce mouvement a été appelé « la recherche de racines » (*roots*). Né chez les Africains-Américains dans les années 1970, il s'est étendu à tous les autres groupes, et est à l'origine de toute une littérature sur l'histoire de l'immigration. Est-ce ce travail de mémoire qui a encouragé les historiens professionnels à s'intéresser à l'histoire des groupes venus antérieurement ? et à le faire de manière scientifique et professionnelle ? Lors des premiers travaux des années 1970-1980, on parlait d'une histoire qui se

**Nancy L. Green**

Directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales

Nancy L. Green est membre du Centre de recherches historiques, et auteur, entre autres, de *Repenser les migrations* (PUF, 2002) et *Du sentier à la 7<sup>e</sup> Avenue : La confection et les immigrés, Paris-New York 1880-1980* (Seuil, 1998 et Duke University Press, 1997). Elle a publié récemment un ouvrage collectif (en français et en anglais), édité avec François Weil : *Citoyenneté et émigration : la politique du départ* (Éd. de l'EHESS, 2006 et University of Illinois Press, 2007), qui examine les politiques et les représentations concernant ceux qui quittent leur pays.

voulait scientifique, non réductible à une *mémorialisation des ancêtres*, une histoire avec ses luttes, avec ses spécificités, qu'il fallait remettre sur le devant de la scène publique. Si la mémoire a pu aider l'histoire, l'histoire aussi aide la mémoire. Pour les groupes eux-mêmes, qui cherchent à mieux comprendre leur passé, les travaux des historiens sont d'une grande utilité.

Quel rôle joue alors le musée ? Quelles formes de la mémoire ou de l'histoire peuvent être restituées aujourd'hui dans les musées ? Une comparaison évidente s'impose entre la Cité nationale de l'histoire de l'immigration en France et Ellis Island Immigration Museum aux États-Unis. La création de ces musées correspond, dans les deux cas, à une période de patrimonialisation. On est souvent étonné d'apprendre que le musée d'Ellis Island n'existe que depuis 1990. Il s'inscrit dans le prolongement de la « renaissance ethnique » américaine des années 1970-1980. Depuis sa fermeture en 1954, d'autres usages du site d'Ellis Island avaient été proposés avant que l'idée d'y créer un musée, sur un site où l'immigration a eu lieu, n'ait pris forme. Le projet de la CNHI, en gestation depuis plus de 20 ans, est autre : raconter deux siècles d'histoire de l'immigration en France sur un site où s'est tenue l'exposition coloniale en 1931 !

Ce désir de patrimonialisation comporte un risque – et cela a été souligné – celui de figer cette patrimonialisation à un moment donné. Aux États-Unis, le choix d'Ellis Island privilégie finalement l'immigration européenne, puisque ce sont les Européens qui sont passés par ce lieu de transit<sup>1</sup>. Les Asiatiques sont passés par Angel Island près de San Francisco et aujourd'hui les flots d'immigrants traversent le Rio Grande, donc arrivent par le sud. Chaque fois que l'on veut mettre en évidence ce passé, on prend en même temps le risque de le *faire à un moment donné*, et on ne peut mettre de côté ce que cela représente au moment où cela a été créé.

1. Ellis Island fut le lieu de transit où débarquèrent, de 1892 à 1954, douze millions de migrants.